

Laval théologique et philosophique



BOUCHARD, Guy, *Femmes et pouvoir dans la «cité philosophique»*. Relire l'Utopie de Thomas More

Gérald Allard

Volume 49, numéro 1, février 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400760ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400760ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Allard, G. (1993). Compte rendu de [BOUCHARD, Guy, *Femmes et pouvoir dans la «cité philosophique»*. Relire l'Utopie de Thomas More]. *Laval théologique et philosophique*, 49(1), 175–176. <https://doi.org/10.7202/400760ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1993

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

mises en pratique: tels sont les thèmes des deux autres chapitres du volume.

Une justice à promouvoir, une dignité à assurer, une responsabilité à déployer, voilà les trois principales valeurs discutées par l'A. La décision la plus surprenante de ce chapitre, c'est peut-être d'avoir fait passer au second plan la problématique de l'égalité, pour deux raisons: d'une part parce que l'idée d'égalité devient fort complexe dès qu'on se demande s'il s'agit d'égalisation, d'identification ou d'uniformisation; d'autre part parce que la réclamation de droits égaux pour les deux sexes aurait pour fondement le rapatriement de ce qui est dû aux femmes, c'est-à-dire un idéal de justice.

La question des droits des femmes est ensuite abordée du point de vue pratique, en termes d'autonomie, d'accomplissement et d'affirmation. Autonomie du corps féminin, par rapport à la santé, à la sexualité, à la fécondité et à l'intégrité, mais aussi autonomie par rapport à la famille. Accomplissement des femmes par l'éducation et le travail. Et enfin affirmation des femmes dans les domaines de l'économie, de la politique et des religions.

Malgré sa brièveté, le livre de Monique Dumais nous offre donc un tour d'horizon des principaux problèmes qui affectent la réalité concrète des femmes. Dense mais toujours très clair et très bien structuré, il réussit à nous fournir les jalons historiques qui éclairent la situation présente tout en décrivant celle-ci d'une façon factuelle bien documentée. C'est aussi un livre courageux et engagé, qui se situe entre l'orthodoxie religieuse rigide et l'ultra-radicalisme féministe, dans une perspective d'ouverture et de tolérance. En cela, il contribue lui-même à la tâche de chercher «des solutions pour l'avènement d'un monde juste et conscient de ses responsabilités» (p. 126).

Guy BOUCHARD
Université Laval

Guy BOUCHARD, **Femmes et pouvoir dans la «cité philosophique»**: *Relire l'Utopie de Thomas More*. Montréal, Éditions Logiques, 1992, 210 pages.

Tous ceux qui savent que les questions philosophiques s'enracinent tôt ou tard dans une réflexion sur l'être humain, tous ceux qui savent que cette réflexion radicale ne peut pas se faire sans avoir comme référé-

rent premier le politique, ceux-là savent que l'*Utopie* de More est un des livres les plus importants de l'histoire de la pensée occidentale. Le professeur Guy Bouchard est de ces hommes. Aussi c'est le sous-titre de son livre qui permet de former l'idée la plus juste de l'intention première de l'auteur. Il s'agit de relire l'*Utopie* de More d'abord en reprenant de façon quasi exhaustive les interprétations qui se sont succédé au vingtième siècle, puis en proposant une nouvelle lecture qui déjouent les pièges de la lecture idéologique. «[...] [L]a lecture idéologique des textes littéraires se caractérise par le fait qu'elle applique à l'oeuvre des présupposés en vertu desquels elle en privilégie les éléments orthodoxes tout en disqualifiant ou en occultant les autres éléments. Nous lui opposons la lecture immanente. Celle-ci n'est pas nécessairement neutre: mais elle neutralise les postulats idéologiques au profit d'une lecture qui soit la plus globale possible et qui se fonde sur la structure immanente du texte, sans recours à des facteurs allogènes comme la vie de l'auteur ou ses oeuvres subséquentes.» La question du statut de la femme dans le monde politique décrit par la première utopie, que souligne le premier titre, et du même coup la prise en compte des lectures féministes font donc partie d'un travail beaucoup plus ample: il s'agit d'abord et avant tout de repenser le politique et l'être humain à l'aide des indices qu'a laissés l'inventeur du genre utopique.

Non satisfait de proposer à la suite les interprétations les plus importantes du roman de More, Bouchard les regroupe selon différentes options idéologiques. Le lecteur est ainsi conduit à travers une véritable forêt qui inclut diverses essences, telles les interprétations conservatrices, anachroniques, régressives, réformistes, révolutionnaires et féministes. À la fin, est proposée une interprétation immanente, qui, peut-on espérer, tire leçon des égarements des prédécesseurs; on y suggère — selon une remarque du personnage More rapportée par l'auteur More — que si l'efficacité d'un conseiller politique dépend de son savoir-faire, et plus particulièrement de l'utilisation d'une «voie oblique», l'efficacité d'un penseur dépend de son savoir-écrire, et plus particulièrement de l'utilisation d'une «voix oblique». Il n'y a aucun doute que Bouchard présente son interprétation, la dernière, avec le plus grand sérieux. Mais il n'est pas impossible que les nombreux chapitres qui la précèdent, lesquels démontrent à chaque fois l'existence de diverses stratégies de lecture idéologique et démontent les tactiques diverses qu'elle exige, que ces nombreux chapitres soient une voie oblique, ou une voix oblique, choisie par l'auteur pour inviter son lecteur sinon à déconstruire l'ultime lecture, du moins à faire pour son

propre compte et selon ses propres moyens une lecture de l'*Utopie* de More. Quoi qu'il en soit, il est évident que *Femmes et pouvoir dans la « cité philosophique »* est un instrument de travail précieux pour ceux qui veulent fréquenter l'oeuvre de More et réfléchir sur « une société sainement et sagement organisée ».

L'intérêt et l'utilité indéniables du livre n'empêchent pas qu'on doive faire deux critiques. Bouchard cite le texte de More selon la traduction de Stouvenel, laquelle remonte à 1842 (quoiqu'elle ait été rééditée en 1965). Cette traduction est imparfaite, particulièrement lorsqu'il est question des thèmes religieux de l'*Utopie*, et incomplète du fait qu'elle ne donne que le texte essentiel et abandonne les documents importants qui entouraient le roman de More. Certains commentateurs ont même traité la traduction de Stouvenel de « médiocre », voire de « scandaleuse ». D'ailleurs, Bouchard est parfois obligé de corriger la version de son traducteur et de s'en remettre aux traductions anglaises quand il cite les textes qui précédaient et suivaient le roman même de More. Ce choix de l'interprète est d'autant plus difficile à justifier qu'il existe une traduction française qui est non seulement complète, mais de très grande qualité : celle d'André Prévost, parue chez Mame. À cette imperfection pour ce qui est des citations du texte de More, s'ajoute que Bouchard ne dit rien de l'interprétation de plus de cent pages dont Prévost a accompagné sa traduction. L'introduction de Prévost est « superbe », du moins de l'avis de Simone Goyard-Fabre, dont l'édition de l'*Utopie* et les remarques introductives sont aussi oubliées dans la bibliographie pourtant importante de Bouchard.

Gérald ALLARD
Cégep Sainte-Foy

Richard BODÉÛS, **Aristote et la théologie des vivants immortels**. Coll. Noësis. Bellarmin / Les Belles Lettres, 1992, 396 pages.

Richard Bodéüs est l'auteur d'un livre important *Le Philosophe et la Cité — Recherches sur les rapports entre morale et politique dans la pensée d'Aristote* (1982) que plusieurs spécialistes considèrent comme la contribution aux études aristotéliennes en langue française la plus remarquable depuis trente ans. Richard Bodéüs revient à la charge avec un second livre, au titre énigmatique, *Aristote et la théologie des vivants immortels*, mais qui, à bien des égards,

prolonge le premier d'une manière utile, voire même essentielle.

La problématique de ce second livre repose sur deux questions constamment reprises: 1) La métaphysique aristotélicienne a-t-elle Dieu, un dieu ou les dieux pour objet et se propose-t-elle de déterminer la vérité au sujet des dieux ou des récits concernant les dieux? 2) L'éthique aristotélicienne ne serait-elle pas tributaire de la théologie traditionnelle, au moins sur certains points: l'amour réciproque des dieux et des hommes, la bienfaisance des dieux pour les hommes, l'acceptation « sans discussion » des manifestations culturelles populaires (pp. 284-285)? C'est en scrutant minutieusement les passages les plus révélateurs de la *Métaphysique* (surtout les livres Alpha et Lambda), du traité *Du Ciel*, des *Éthiques* et de la *Politique* que Richard Bodéüs répond à ces questions.

Il n'a pas de peine à établir que si Aristote dénomme « théologique » la philosophie première c'est moins par référence aux récits des poètes théologiens du passé et pour rectifier leurs affirmations que pour bien indiquer qu'elle est une science spéculative supérieure à la physique en ce qu'elle porte sur les causes, inimmuables et éternelles, des réalités sensibles. La ressemblance de la philosophie première avec la théologie des poètes n'a donc exercé qu'une influence « lointaine et indirecte » sur le choix de cette appellation (p. 68). La philosophie première est théologique par son objet — ce qui est le plus élevé — et parce que, selon la manière humaine de se représenter Dieu, celui-ci est le véritable « possesseur » d'un savoir de cet ordre.

La seconde question est beaucoup plus complexe. Richard Bodéüs soutient avec fermeté que l'éthique aristotélicienne est « autonome », qu'elle ne dépend pas des spéculations métaphysiques et qu'elle assume plutôt « une pensée théologique de type doxologique » (p. 824). De plus, Aristote serait demeuré fidèle à la religion de ses ancêtres. Dans l'*Éthique à Nicomaque*, la piété n'est toutefois pas mentionnée expressément et le respect (la pudeur) n'y est pas considéré comme une vertu. La piété n'est en effet qu'une partie potentielle de la justice et le respect qu'un sentiment ou une affection. Néanmoins, Aristote ne néglige pas la piété puisqu'il déclare que certaines réalisations de la magnificence, souvent d'ailleurs religieuses, ressemblent à des offrandes votives et qu'il associe explicitement l'amour des enfants pour leurs parents à l'amour des hommes pour les dieux (p. 220). Par ailleurs, Aristote accorde à la fonction sacerdotale une place dans la Cité tout à fait singulière et prioritaire. Il enseigne aussi dans